



**Rives méditerranéennes**  
Varia | 2002

---

# Le cadre de vie à Aix et dans les villages voisins d'après les inventaires après décès, 1560-1575

Antoine FOURNAND

---



## Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/72>

DOI : 10.4000/rives.72

ISSN : 2119-4696

## Éditeur

TELEMME - UMR 6570

## Édition imprimée

Pagination : 105-120

ISBN : 979-10-320-0093-9

ISSN : 2103-4001

## Référence électronique

Antoine FOURNAND, « Le cadre de vie à Aix et dans les villages voisins d'après les inventaires après décès, 1560-1575 », *Rives méditerranéennes* [En ligne], Varia, mis en ligne le 02 décembre 2005, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/72> ; DOI : 10.4000/rives.72

---

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

# Le cadre de vie à Aix et dans les villages voisins d'après les inventaires après décès, 1560-1575

Antoine FOURNAND

---

- <sup>1</sup> Les inventaires après décès ont fait l'objet d'études toujours plus nombreuses ces dernières années. Ainsi Daniel Roche a pu mener dans son *Histoire des choses banales* <sup>1</sup>une réflexion d'ensemble sur la civilisation matérielle à l'époque moderne, et mesurer les écarts entre Paris et la province, entre ville et campagne. Néanmoins, les travaux sur les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles restent beaucoup plus fréquents que sur le XVI<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne Aix-en-Provence, la société du XVI<sup>e</sup> siècle est de mieux en mieux connue grâce aux travaux de Claire Dolan sur les milieux ecclésiastique et notarial, et grâce à plusieurs mémoires de maîtrise basés sur les contrats de mariage et les testaments. Mais la vie matérielle dans la « capitale de la Provence » au temps des premières guerres de religion n'avait pas encore fait l'objet d'une étude particulière.
- <sup>2</sup> Le problème qui se pose est celui de l'extrême rareté des inventaires après décès dans les archives notariales aixoises, pourtant abondantes : sur 128 031 actes rédigés par les notaires entre 1560 et 1569, seulement 20 sont des inventaires après décès, soit un pourcentage de 0,015%. Par conséquent, seul un dépouillement en équipe a permis de réunir un corpus de soixante et un inventaires après décès étalés sur une période de seize ans, entre 1560 et 1575. A ces actes s'ajoutent vingt-neuf autres inventaires de biens, notamment des inventaires dressés à l'arrentement d'un logement, d'une auberge ou d'une bastide et qui ont apporté de précieux compléments d'information. Il est à noter que la moitié de ces soixante et un inventaires après décès a été dressée non pas à Aix, mais dans des villages éloignés de dix à quinze kilomètres. Cela s'explique par le fait que des notaires aixois étaient également greffiers de certaines communautés rurales : Olivier Mellon était greffier de la cour ordinaire de Cabriès, et Jacques Mollin greffier des juridictions de Gardanne, Bouc, Mimet, Collongue, Vauvenargues, Claps et Sambuc (deux hameaux sur le terroir de Vauvenargues)<sup>2</sup>. Pour la rédaction de leurs actes, les villageois devaient s'adresser plus facilement à ces personnages qu'ils voyaient souvent qu'à un

autre notaire d'Aix, plus « étranger ». C'est d'ailleurs cet apport d'actes villageois qui explique en grande partie l'augmentation soudaine du nombre d'inventaires entre 1572 et 1574 : les quatre inventaires dressés à Cabriès par Olivier Mellon datent de 1572, et Jacques Mollin ne devient greffier des juridictions évoquées qu'en 1572, date à partir de laquelle il produit de nombreux inventaires.

- 3 Cette forte présence d'inventaires ruraux offre donc la possibilité de comparer les cadres de vie urbain et villageois, mais conduit également à une situation paradoxale du point de vue de la répartition sociale des inventaires : on aurait pu s'attendre, en utilisant les minutiers aixois, à rencontrer principalement des inventaires concernant les catégories urbaines ; or ce sont les paysans qui sont les plus représentés, avec trente-sept inventaires après décès, soit plus de 60% du total. En effet, la quasi-totalité des inventaires villageois ont été dressés chez des travailleurs de la terre, et on compte encore huit inventaires de paysans qui vivaient à Aix. A l'opposé, les membres des catégories supérieures de la population apparaissent très peu, et il est bien difficile de tirer des conclusions sur leur cadre de vie<sup>3</sup>. Du point de vue de l'exploitation des données, ensuite, les rares livres et objets religieux retrouvés dans ces inventaires n'ont pas permis de dégager beaucoup d'indices sur la culture et la piété des Aixois de cette époque. Cet article n'abordera donc pas le domaine culturel et religieux dont l'approche a été tentée dans le mémoire<sup>4</sup>, pour présenter uniquement l'environnement matériel dans lequel évoluaient les Aixois et les villageois des environs dans les années 1560-1575. En effet, l'étude de ces inventaires apporte, semble-t-il, des renseignements intéressants sur la conception et l'organisation de l'espace domestique, sur les conditions de logement et sur les caractéristiques du mobilier.

## La maison, unité de vie

- 4 Si les inventaires ne fournissent pas toujours d'informations très précises en ce qui concerne l'organisation de l'espace intérieur, plus des trois quarts permettent néanmoins de savoir quelles sont les différentes pièces qui composent le logement<sup>5</sup>. On suit en effet les notaires dans les pièces d'habitation, salles, chambres, etc., mais aussi dans les espaces « utilitaires », comme la cave ou l'étable, que l'on a d'abord tendance à considérer comme des « annexes » ou des « dépendances ». Ces espaces indiquent en fait que la maison est conçue pour répondre à des besoins multiples, et qu'elle n'est pas seulement un logement.
- 5 Ce sont tout d'abord des espaces prévus pour le stockage des récoltes et des denrées alimentaires. La cave est la plus répandue, puisqu'elle se trouve dans 64,8% des habitations, accompagnée ou remplacée par un cellier dans une maison sur quatre. Le matériel nécessaire à la vinification ou du moins au stockage du vin est présent dans chaque cave inventoriée, mais ces pièces pouvaient servir à ranger d'autres denrées que le vin. Cependant, dans les grandes maisons, on rencontre un autre espace servant à tenir au frais les aliments : la resserre ou « despense ». De la même manière, un grenier est aménagé dans 12,7% des habitations, servant, comme son nom l'indique, à stocker les grains. Il est intéressant de constater que les maisons les mieux équipées pour le stockage des récoltes ne sont pas celles des paysans, sauf s'ils vivaient dans une bastide, mais celles des membres de l'élite urbaine. Les grandes maisons urbaines ou les bastides appartenant aux riches citadins sont d'ailleurs les seules à disposer de pièces servant à la fabrication et à la cuisson du pain, « pastière » et four, qui n'apparaissent qu'à cinq et quatre reprises

sur soixante et onze habitations. Mais le fait que de telles pièces existent révèle que la maison est le lieu de la panification, car si les pièces spécialisées sont rares, les meubles servant à la fabrication du pain sont quant à eux présents chez presque tout le monde. La « mastre » ou pétrin apparaît dans 86,9% des inventaires après décès, accompagnée le plus souvent d'une « table à porter pain au four », voire d'une « farinière » et d'une panière. Et excepté les quelques demeures disposant d'un espace réservé à la panification, c'est dans la salle que s'effectue cette tâche. De même, si la maison n'est pas équipée de grenier, cela ne veut pas dire que des grains n'y sont pas resserrés : ils sont rangés dans la salle ou dans une chambre. Le stockage des denrées est donc un besoin de base auquel doit répondre la maison, et les activités de vinification et de panification sont le fait de tous ou presque, quelles que soient les catégories sociales, en ville comme en campagne.

- 6 Mais la maison n'abrite pas seulement les récoltes ou les provisions : elle doit aussi loger les animaux. Les notaires ont visité une étable dans 42,2% des habitations, où ils ont inventorié aussi bien des vaches que des ânes ou des chevaux. Et si on trouve des étables dans toutes les bastides et dans 36% des maisons de village, ce sont encore 30% des maisons situées dans l'enceinte d'Aix qui en possèdent une. Les animaux sont donc présents au cœur même de la ville. Dans 28% des maisons, une « fenièr » ou « paillèr », où est entreposée la nourriture des animaux, surmonte l'étable. Les autres espaces destinés au logement des animaux sont beaucoup plus rares. Seules quatre maisons sont dotées d'un pigeonnier ou « colombier », certainement considéré comme un signe de prestige. Bergeries ou « jas », clapiers ou « garennes », poulaillers n'apparaissent qu'à quelques reprises, uniquement dans des bastides. Ces abris devaient être pour la plupart des constructions annexes inadaptées au parcellaire serré de la ville d'Aix et des villages. Mais cela n'empêche pas les notaires d'inventorier la « polailhe » de nombreux défunts urbains ou villageois, les poules trouvant certainement abri dans l'étable avec les gros animaux voire dans une pièce d'habitation. La maison de ce temps, en plus d'un logement, peut donc servir de bâtiment d'exploitation rurale.
- 7 L'habitation constitue enfin un espace de travail. 36,4% des maisons aixoises comportent une boutique : les maîtres artisans et les marchands n'ont donc qu'à descendre au rez-de-chaussée de leur maison pour exercer leur métier. On pourrait penser, comme il y a une boutique, même si elle se situe sous le même toit que la résidence, qu'une coupure existe entre les deux espaces. Or il n'en est rien : l'espace de travail déborde sur l'espace d'habitation. Claude Martin, maître cordonnier, entrepose des pièces de cuir dans les chambres de sa maison<sup>6</sup>, tout comme l'apothicaire Joseph Torel y range ses « drogues »<sup>7</sup>. A l'inverse, la boutique n'est pas réservée à l'activité professionnelle : elle comporte parfois des bancs, une table, un lit. D'une façon générale, il est difficile de distinguer une séparation entre espace professionnel et espace familial ou privé. Chez les paysans, les outils agraires sont le plus souvent rangés dans la chambre; dans les auberges, il est généralement impossible d'identifier un espace de vie privée de l'hôte.
- 8 Un trait important de la civilisation matérielle à Aix et dans ses campagnes au XVI<sup>e</sup> siècle est donc cette multiplicité des fonctions de l'espace domestique : bien plus qu'un logement, la maison est une véritable unité économique.

## Les conditions de logement

- 9 Au-delà de cette fonction utilitaire de l'habitat, il convient d'analyser de plus près les caractéristiques du logement.
- 10 Les logements semblent se distinguer, tout d'abord, par leur exiguïté. Certes les demeures du marchand Philippe Bruys <sup>8</sup>et de l'apothicaire Joseph Torel <sup>9</sup>comptent respectivement huit et dix-sept pièces. Mais 79% des logements visités ne comportent pas plus de trois pièces d'habitation. Les maisons de village sont les plus petites, puisqu'elles n'ont en moyenne que 1,9 pièce d'habitation, contre 3,9 pour les bastides et les maisons aixoises. Et 44% des paysans vivaient dans une pièce unique d'habitation. On comprend aisément que la spécialisation des fonctions entre les pièces principales, la salle et la chambre, soit peu marquée : si les lits sont installés majoritairement dans les chambres, ils ne sont pas absents des salles, et nombre de chambres comportent une table et des sièges, en particulier dans les strates sociales élevées. Les pièces conçues pour un besoin spécifique, d'ailleurs, sont rares, et ne se rencontrent que dans les plus grandes maisons : une cuisine est mentionnée dans seulement 15,5% des inventaires après décès, les cabinets ou études sont exceptionnels. Les inventaires après décès indiquant le nombre d'enfants mineurs du défunt permettent de mesurer la densité d'occupation des logements. Ainsi, sur vingt et un foyers paysans, la moyenne s'élève à 2,3 personnes par pièce, mais ce chiffre est beaucoup plus fort lorsque le logement ne comporte qu'une pièce : Jacques Martin, de Bouc, vivait dans une salle, percée d'une cave, avec ses cinq enfants<sup>10</sup>. Les inventaires d'artisans semblent indiquer un « degré d'entassement » presque aussi élevé que chez les paysans. L'intimité semble donc difficile dans ces maisons aux pièces peu nombreuses et à la disposition peu favorable. Certes les couloirs risquent de passer inaperçus si aucun objet ne s'y trouve, mais les expressions employées par les notaires pour situer les pièces les unes par rapport aux autres, comme « joignant », « à côté » ou « au derrière », donnent l'impression que les pièces sont plus souvent accolées que distribuées par un couloir. Et que dire des maisons dont les chambres du « dessus » sont louées et auxquelles on accède par les « degrés » qui partent de la salle habitée par le propriétaire? Outre leur organisation peu propice à l'intimité, ces maisons présentent l'inconvénient d'être conçues selon un plan vertical, rendant fatigantes les allées et venues quotidiennes : 73,7% des logements de plus d'une pièce sont disposés sur plusieurs niveaux, et plus le nombre de pièces augmente, plus la maison s'élève : les sept pièces de la maison du cordonnier Claude Martin se répartissent sur quatre étages<sup>11</sup>.
- 11 Comment ces logements, ensuite, étaient-ils équipés pour lutter contre le froid? Les inventaires après décès, par l'énoncé des instruments du feu, permettent de deviner le nombre et l'emplacement des cheminées. D'après ces indices, il semble que la cheminée unique soit la règle pour la grande majorité : seuls sept inventaires, soit 12,3%, mentionnent des instruments du feu ailleurs que dans la salle, dans une chambre ou une cuisine. Soulignons l'écart avec la situation parisienne des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Annik Pardailhé-Galabrun a compté « environ deux cheminées par foyer pour l'ensemble de la période et une cheminée pour deux pièces », et même deux cheminées pour trois pièces après 1750<sup>12</sup>. En outre, on ne rencontre que peu de chaufferettes ou de bassinoires qui auraient permis « d'exporter » un peu de chaleur dans les autres parties de la maison. La lutte contre le froid devait surtout passer par le port de vêtements chauds ou encore par le refuge dans un lit profond.

- 12 Une autre façon de se protéger du froid était sans doute de réduire au minimum les ouvertures de la maison. Pourtant, les huit inventaires à l'arrentement de maisons urbaines ou de bastides qui décrivent les ouvrants du bâtiment laissent apparaître une situation contraire : toutes les pièces d'habitation ont au moins une fenêtre, six salles sur huit, même, sont éclairées de deux fenêtres, tout comme trois chambres. De plus, ces ouvertures sont de grandes dimensions, puisqu'il s'agit de croisées et de demi-croisées, dont certaines sont garnies de vitres. Mais il faut tenir compte du fait que ces demeures sont la propriété de gens riches, bourgeois, nobles ou parlementaires. Les petites maisons villageoises ou les étroites bâtisses aixoises n'ont certainement, au mieux, qu'une petite ouverture par pièce, probablement garnie de papier huilé ou de toile cirée. Et la nuit arrive très tôt au bas des ruelles étroites. De quels moyens d'éclairage dispose-t-on alors ? Les inventaires après décès indiquent trois sources de lumière en moyenne, mais avec d'importants écarts selon les catégories sociales : moins de deux chez les paysans, contre plus de six chez les marchands. Les chandeliers sont globalement plus nombreux que les lampes à huile ou « callens » (88 contre 73), sauf chez les paysans chez qui l'on trouve davantage de lampes à huile. Il faut dire que ces lampes, en fer pour la plupart, valent trois sous en moyenne à l'encan, soit deux fois moins cher que les chandeliers généralement en laiton. Comme pour le chauffage, l'écart est sensible avec l'équipement parisien des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, puisque les luminaires sont au nombre de cinq en moyenne<sup>13</sup>. Notons en outre la rareté des lanternes (14% des luminaires inventoriés) qui permettent de se déplacer avec sa lumière. Tout semble indiquer que la vie se déroulait le jour, et on ne devait « faire de la lumière » la nuit qu'en cas de besoin ou lors de moments particuliers, pour les fêtes par exemple.
- 13 Les conditions de logement offertes par les maisons aixoises et villageoises du XVI<sup>e</sup> siècle paraissent donc bien rudes à nos yeux : les habitations sont pour la plupart d'entre elles exiguës et peu favorables à l'intimité; les moyens de chauffage et d'éclairage dérisoires ne permettent guère de s'affranchir du rythme des saisons et du jour et de la nuit. Cependant, les conditions de vie et la possibilité d'accéder à un certain bien-être dépendent aussi de l'aménagement mobilier.

## Les meubles du quotidien

- 14 Les meubles ne sont certes pas toujours décrits avec précision par les notaires qui rédigent les inventaires. Malgré tout, les informations sont suffisantes pour découvrir des traits originaux et révélateurs de modes de vie.
- 15 Indépendamment de leurs caractéristiques particulières, les meubles traduisent des niveaux de richesse. D'une part les éléments sont beaucoup plus nombreux dans les catégories aisées de la population, sans pour autant que l'on puisse parler d'amoncellement : on ne trouve certes que huit ou neuf meubles en moyenne chez les paysans contre plus de trente chez les marchands et les membres des élites; mais il faut garder à l'esprit que les maisons de ces derniers sont beaucoup plus vastes, si bien que dans toutes les catégories sociales, chaque pièce ne comporte qu'entre 4,5 et 6 meubles<sup>14</sup>. D'autre part les essences utilisées font la différence : le bois blanc, globalement, devance les bois nobles (61,9% contre 38,1%), mais plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus la part du noyer augmente par rapport au bois blanc, au point de l'emporter chez les élites. Chez les paysans, au contraire, et même chez les ménagers, les éléments en noyer sont exceptionnels (83% de meubles en bois blanc).

- 16 Dans le domaine du rangement, si on laisse de côté les meubles du pain déjà évoqués, on constate que 82,7% des meubles sont des caisses et des coffres. C'est dire si ce « mode de rangement qui fait prévaloir l'entassement sur le tri empilé et ordonné » <sup>15</sup>l'emporte largement, dans toutes les catégories sociales; hors d'Aix, ces meubles au volume unique sont même les seuls éléments de rangement inventoriés. On rencontre des caisses dans la quasi-totalité des inventaires après décès. Si un certain nombre d'entre elles sont réalisées en noyer, la plupart sont en bois blanc, et elles apparaissent la plupart du temps comme des meubles bon marché. Cela explique que les caisses, chez les plus riches défunts, aient été reléguées hors de la salle, remplacées par des meubles plus valorisants, et notamment par les coffres. Ces derniers rendent les mêmes services que les caisses, servant à ranger le linge, les vêtements, parfois les « escriptures », mais s'en distinguent par les matériaux utilisés : le noyer devance le « sap », et la majorité d'entre eux sont en osier recouvert de cuir. De même, les garnitures métalliques de fermeture ou de renfort sont plus abondantes. Ainsi, dans les ventes de biens à l'encan public qui suivent certains inventaires après décès, les coffres se rachètent en moyenne deux fois plus cher que les caisses.
- 17 Face à ces rangements polyvalents, les meubles « spécialisés » ne tiennent que peu de place, et on les rencontre presque uniquement chez l'élite de la population aixoise. Le buffet, prévu pour y ranger la vaisselle, est le moins rare de ces éléments, puisqu'on en trouve un dans près de 20% des intérieurs. L'emploi préférentiel du noyer et le soin fréquent apporté à l'ornementation du buffet en font un meuble raffiné. Le dressoir ou vaisselier est quant à lui exceptionnel, puisque seuls trois inventaires après décès en font état. Les meubles conçus pour le rangement des vêtements, les garde-robes, sont eux aussi exceptionnels, tout comme ceux destinés aux « écritures », le bureau et la bibliothèque, qui n'apparaissent que dans deux inventaires.
- 18 Disons quelques mots, enfin, sur d'autres éléments de rangement, qui ne sont pas des meubles à proprement parler, mais qui devaient avoir une importance capitale. Les notaires mentionnent à quatre reprises dans les inventaires après décès l'existence d'une « armoire » : il s'agit en fait d'un placard mural, quelquefois aménagé sous une montée d'escalier. Les notaires parlent en effet d'armoire de « gip » [plâtre], et ne s'intéressent qu'aux portes de bois. On peut d'ailleurs se demander si certains de ces placards n'ont pas été passés sous silence par des notaires qui les auraient considérés comme faisant partie du bâti et non des biens meubles. Il en est de même pour les étagères, qui n'apparaissent que dans onze intérieurs sur soixante et un alors qu'elles étaient assurément le moyen de rangement le plus simple et le moins onéreux. Notons par ailleurs l'abondance de paniers et de corbeilles de toutes sortes, deux en moyenne par foyer, et qui assuraient apparemment une foule d'usages. L'existence de ces paniers peut paraître un peu « anecdotique » du fait de leur très faible valeur, pourtant ils figurent en bonne et due forme dans les inventaires et se rachètent à l'encan comme tous les meubles et autres objets : nous sommes bien dans une civilisation de la pénurie, où chaque objet a une valeur et mérite d'être cité parmi les biens de la succession, quand bien même il serait « tout usé » voire hors d'usage.
- 19 Le rangement est donc assuré essentiellement par les caisses et les coffres au volume unique et de conception simple, et seuls les plus riches ont accès à des meubles plus élaborés et plus valorisants, qui ne remplacent pas toutefois les caisses, mais s'y ajoutent.
- 20 L'inventaire des tables et des sièges présents chez les défunts peut également nous renseigner sur les formes prises par la sociabilité dans l'espace domestique. Il semble



ainsi que la table n'était pas encore considérée comme un meuble à part entière, autour duquel s'organise l'aménagement de la salle. Tout d'abord, seuls 48,6% des intérieurs paysans inventoriés comportaient une table : prenait-elle trop de place dans un intérieur exigu, paraissait-elle moins indispensable que d'autres meubles? Le pétrin, une caisse ou encore un banc faisaient peut-être office de table. Ensuite, les deux tiers des tables dont les caractéristiques sont précisées par les notaires sont des tables démontables, « provisoires » : le mot « table » désigne alors seulement le plateau, lequel est simplement posé sur deux tréteaux. Il est intéressant de constater que ces tables provisoires, qui nous paraissent si rustiques, sont le modèle largement dominant dans toutes les catégories sociales, et qu'elles ne répondent pas forcément à un souci d'économie. Au contraire, plus de la moitié des plateaux sont en noyer, et les tréteaux sont quelquefois tournés. L'expression « dresser la table » prend ici tout son sens : la table n'était sans doute mise sur pieds qu'à l'heure des repas, de façon à ne pas encombrer la pièce lorsqu'on n'en avait pas besoin.

- 21 Les sièges collectifs représentent 40,3% des 298 sièges inventoriés après la mort. Si l'on trouve des bancs dans presque tous les intérieurs, ils ne l'emportent sur les sièges individuels que chez les paysans (57,4% des sièges), et plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, plus la part des bancs diminue par rapport aux sièges d'une place; chez les membres de l'élite, seuls 21,8% des sièges sont des sièges collectifs. Le besoin « d'étendre un espace préservé autour du corps » <sup>16</sup> lorsque l'on est à table est peut-être davantage ressenti dans les strates élevées de la société. Néanmoins, les sièges collectifs ne sont pas absents de ces foyers, mais se distinguent généralement des bancs répandus dans les catégories populaires : ce sont souvent des bancs à coffre et à dossier ou « archebancs », meubles imposants évalués entre 1 florin 8 sous et 8 florins dans les inventaires à l'arrentement. Au contraire, les bancs que l'on rencontre chez les travailleurs de la terre sont de simples planches, de bois blanc en général, reposant sur quatre pieds, et qui ne se rachètent pas plus de 10 sous en moyenne à l'encan public.
- 22 Si les bancs se rencontrent chez les gens aisés, ce sont tout de même les sièges individuels qui l'emportent. La plupart du temps, il s'agit d'éléments simples, sans dossier : l'escabelle ne se distingue du banc que par sa largeur inférieure qui ne permet qu'à une seule personne de prendre place. On rencontre également quelques tabourets. Ces sièges d'une place sans dossier sont déjà le signe d'une relative aisance; en revanche, 42 des 50 chaises mentionnées dans les inventaires après décès appartiennent à des marchands et à des membres des élites. Il faut dire que ces chaises sont des meubles de luxe : la quasi-totalité sont en noyer, et la décoration est souvent de mise, avec en particulier de la marqueterie « à façon de Gênes » ; l'assise, enfin, n'est pas tout le temps de bois, mais peut être tendue de cuir ou de sangles. A l'inverse, 24 des 26 selles inventoriées se trouvent dans des intérieurs paysans : ce sont des sièges rudimentaires, à trois ou quatre pieds, peut-être réalisés par les paysans eux-mêmes, et qui ne valent guère plus d'un sou à l'encan public.
- 23 Remarquons pour terminer l'inconfort de ces meubles de sociabilité : les sièges munis d'un dossier sont rares, à tel point qu'on n'en rencontre pas en dehors de la ville d'Aix. Les assises, hormis quelques tabourets recouverts de tapisserie et quelques chaises tendues de cuir ou de sangles, paraissent bien raides. Enfin, il est à noter que les plus chers de ces meubles, ceux que l'on rencontre chez l'élite de la population urbaine, sont des meubles combinés, qui devaient être bien désagréables pour les jambes : des bancs, des chaises et même des tables peuvent être associés à une caisse. Hugonne de Lagarde, femme de chirurgien, possédait ainsi « une table de bois blanc avec sa caisse au-



dessoubz »<sup>17</sup> et le riche apothicaire Joseph Torel « une taulle de noier petite avec son pied et chesson »<sup>18</sup>. C'est la préoccupation utilitaire qui l'emporte, même si le luxe peut se manifester par l'emploi du noyer ou le tournage des pieds. Dans cet environnement mobilier, le lit paraît offrir davantage de « douceur ».

- 24 Le couchage se distingue également par le coût élevé des différents éléments qui le composent, et qui sont toujours détaillés par les notaires. Si bien que pouvoir s'équiper de lits supplémentaires pour suivre l'agrandissement de sa famille est déjà le signe d'une certaine aisance. La vingtaine d'inventaires paysans où le nombre d'enfants mineurs du défunt apparaît permet de dégager une moyenne de 2,6 personnes par lit; on ne trouve chez Raphaël Dagnan, de Collongue, marié et père de quatre enfants, qu'un seul lit<sup>19</sup>. Il est bien difficile de retrouver les différences entre les « lits », les « litières » et les « couchettes » que citent les notaires, et notamment de savoir si l'un ou l'autre était un lit fermé ou ouvert. Pour cela, il vaut mieux se référer aux rideaux ou « courtines » mentionnés dans l'inventaire, encore que ces rideaux soient souvent regroupés pour les décrire, ce qui ne permet pas de savoir si tel lit en particulier en était équipé. Globalement, toutefois, les différentes garnitures présentes chez les paysans et les artisans ne permettent de clore que 34,6% et 40% des lits, alors que chez les marchands et les membres des élites, on compte davantage de rideaux qu'il est nécessaire pour clore la totalité des couchages. Ces rideaux autour du lit servaient bien sûr à ménager un peu d'intimité dans le couchage, mais devaient également avoir leur importance pour conserver la chaleur des corps.
- 25 Cette recherche de chaleur passait semble-t-il plus par l'enfoncement dans un matelas épais que par la multiplication des couvertures. Mais cet amoncellement de garnitures n'est pas à la portée de tous : beaucoup de gens étaient contraints de dormir directement sur la paillasse, qui couvre le fond de chaque lit. Les matelas et les « cousses » qui couvrent toute la surface du lit valent très cher, et se rencontrent surtout dans les lits des marchands et des membres de l'élite, ou encore dans ceux des ménagers : peut-être l'aisance dans le monde paysan se manifestait-elle d'abord par la douceur de la couche. Le soutien de la tête est important également, assuré davantage par des traversins plus économiques que les oreillers. Rares sont les lits recouverts de deux couvertures au moment de l'inventaire : il faut dire qu'elles semblent particulièrement épaisses, puisque quatre couvertures évaluées au poids à l'arrentement d'une auberge ne pèsent pas moins de dix ou douze kilos chacune, et qu'elles valent cinq florins en moyenne à l'encan public. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les notaires soulèvent des couvertures complètement usées, percées et déchirées.
- 26 Deux draps isolent la literie du contact du corps; mais ce sont des caisses pleines de « linceulx » que les notaires ont ouvert au cours des visites. La moyenne est de plus de 12 draps par foyer, 24 même chez les marchands, et plus de 31 chez les ménagers. Plus que la nécessité de disposer de draps de rechange en attendant la lessive, il s'agit là d'une véritable accumulation. Cela renseigne sur « la place qu'a tenu pendant longtemps le linge dans l'ancienne société : celle d'un véritable capital »<sup>20</sup>.
- 27 La place essentielle du lit dans l'aménagement mobilier transparait également dans le souci de sa décoration. Les courtines sont souvent ornées de franges, de passements, de « crespine ». Surtout, les étoffes du lit sont le support privilégié de la couleur dans la maison : 71,8% des couvertures et 40,4% des entourages de lit sont en couleur, en tenant compte toutefois du blanc, qui peut simplement signifier l'absence de teinture, et qui représente les deux tiers de ces éléments en couleur. Plus on s'élève dans la hiérarchie

sociale, plus la part de couvertures et de rideaux colorés augmente; mais ce n'est que chez les membres des élites que le blanc devient minoritaire face aux teintes vives et aux étoffes multicolores. Globalement, le rouge apparaît deux fois plus que le vert sur les couvertures et les courtines, tandis que le jaune et le bleu sont surtout utilisés en composition avec d'autres teintes. A l'inverse des garnitures de lit, les tapis que l'on trouve chez un peu moins du quart des défunts sont verts pour la plupart.

- 28 On doit souligner d'ailleurs la rareté des objets d'ornement dans ces intérieurs. Les tapis sont certes assez diffusés, mais les autres objets décoratifs sont inventoriés uniquement chez les marchands et dans les foyers des élites. C'est le cas pour les tapisseries, qui ornent les murs de seulement trois intérieurs, et des miroirs, qui sont encore des curiosités à cette époque. On trouve certes vingt-sept tableaux et images, mais vingt-deux exemplaires appartenaient à seulement deux défunts. Pour la plupart des gens, qui arrivaient à peine à se munir des meubles et des objets nécessaires à la vie quotidienne, la décoration devait être une préoccupation bien secondaire. Plus importante, semble-t-il, était la possession d'une arme. Les soixante et un inventaires après décès recèlent au total quatre-vingt-dix armes, soit 1,47 en moyenne par foyer, et 57,4% des défunts en possédaient. Parfois, ce sont de véritables arsenaux : le marchand textile Philippe Bruys ne détient pas moins de onze armes chez lui<sup>21</sup>. Six inventaires mentionnent de quatre à six armes, douze de deux à trois et quinze une seule. Certes les armes blanches, poignards, épées et lances sont les plus nombreuses, mais on doit constater que, malgré leur interdiction répétée tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, les armes à feu ne sont pas rares : on trouve ainsi des arquebuses, des pistolets, et même trois canons. Quel usage était-il fait de ces armes? Les poignards et les épées étaient sans doute plutôt des armes défensives, mais les arbalètes et les armes à feu sont plutôt des armes de combat. Servaient-elles pour la chasse, pourtant interdite aux roturiers? Si ces armes nombreuses, en particulier dans les catégories aisées de la population, peuvent indiquer un recours facile à la violence dans cette période troublée, elles pouvaient également conférer une note de prestige à un intérieur ou évoquer le souvenir d'un proche.

## Conclusion

- 29 Le cadre de vie dans lequel les inventaires nous font pénétrer semble dominé par les préoccupations utilitaires. En même temps qu'un lieu de résidence, la maison est un abri pour toutes les activités vitales, et il est difficile de percevoir une frontière entre l'espace de travail et l'espace privé. Les meubles répondent au même souci de fonctionnalité : les éléments servant à la fois de siège et de rangement sont particulièrement révélateurs, tout comme les tables sur tréteaux, ou les caisses, à la fois économiques, faciles à transporter et polyvalentes. Le lit seul apparaît comme un refuge de bien-être dans cet environnement domestique. Le souci du paraître ne se ressent que dans les inventaires des gens aisés, et encore peu de choses suffisent à créer la distinction : le buffet fait déjà partie des meubles luxueux, comme l'archebanc ou la chaise; une touche de couleur sur un tapis, une couverture, des rideaux de lit confère déjà un peu de gaieté à la pièce. Mais pour la plupart des gens, en particulier dans les villages, la difficulté est d'abord de se munir des meubles nécessaires à la vie quotidienne : les intérieurs sans table sont courants, une caisse fait parfois office de banc, et nombre de ménages avec plusieurs enfants ne possédaient qu'un seul lit.

30 Cette civilisation matérielle n'est certes pas fondamentalement différente de celle que Daniel Roche et Annik Pardailhé-Galabrun ont décrite pour le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais des écarts importants doivent être soulignés. Si les logements comportent globalement le même nombre de pièces (un tiers de logements d'une pièce, les trois quarts de moins de trois pièces<sup>22</sup>), les moyens de chauffage et d'éclairage sont nettement supérieurs d'après les inventaires parisiens, comme je l'ai déjà signalé. Les différences dans la composition du mobilier peuvent également traduire des modifications dans les modes de vie. Ainsi, les meubles du pain qui tiennent une place si importante à Aix au XVI<sup>e</sup> siècle disparaissent quasiment des intérieurs parisiens au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>: la panification ne fait plus partie des activités domestiques. La façon de ranger s'est aussi transformée : les caisses et les coffres qui constituent l'essentiel des meubles de rangement à Aix au XVI<sup>e</sup> siècle ont fortement reculé à Paris deux siècles plus tard au profit du buffet, devenu un meuble banal, de l'armoire et de la commode; à l'entassement des biens se substitue « le tri empilé et ordonné »<sup>24</sup>. Les façons d'être ensemble, enfin, ne sont plus les mêmes : les bancs ont cédé la place aux sièges individuels, chaises mais aussi fauteuils, dont les fameuses bergères. Et tandis que nombre de foyers modestes se passaient de table d'après les inventaires aixois, à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle, « même chez les gagne-deniers logés le plus souvent dans une chambre unique, on en compte deux par domicile »<sup>25</sup>. La multiplication<sup>26</sup> et la diversification des tables et des sièges révèlent peut-être une importance plus grande accordée aux moments de sociabilité qu'à Aix au XVI<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, les rares décorations des logements aixois contrastent avec l'omniprésence d'images, de tableaux, de tapisseries, de miroirs, de couleurs relevés par les notaires parisiens<sup>27</sup>: ce qui était un luxe réservé aux plus riches Aixois est devenu accessible au plus grand nombre de Parisiens au siècle des Lumières; il est possible également que le souci du bien-être, comme celui du paraître, tienne une place plus grande qu'à Aix au XVI<sup>e</sup> siècle face aux préoccupations utilitaires.

## NOTES

### 1.#notes#

D. ROCHE, Histoire des choses banales. Naissance de la consommation dans les sociétés traditionnelles (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle), Paris, Fayard, 1997.

2. C. DOLAN, Le notaire, la famille et la ville (Aix-en-Provence à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle), Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 356.

3. Voici la répartition sociale des défunts : 37 paysans (dont 4 ménagers), 8 artisans, 5 marchands, 6 membres de l'élite (2 bourgeois, 1 apothicaire, 1 secrétaire à la chancellerie, 1 noble et 1 femme de maître chirurgien), 5 « autres » (1 bénéficiaire de Saint-Sauveur, 1 religieux de Saint-Jean de Jérusalem, 1 défunt à la profession inconnue, 2 femmes).

4. A. FOURNAND, Le cadre de vie à Aix et ses environs d'après les inventaires après décès, 1560-1575, mémoire de maîtrise sous la direction de G. AUDISIO, Université de Provence, 2001.

5. Le détail des pièces de 71 habitations sur 93 visitées est connu.

6. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 301 E 110 f° 609.
7. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 308 E 1213 f° 1640.
8. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 303 E 155 f° 1497.
9. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 308 E 1213 f° 1640.
10. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 302 E 841 f° 273 v°.
11. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 301 E 110 f° 609.
12. A. PARDAILHÉ-GALABRUN, *La naissance de l'intime. 3000 foyers parisiens, XVIIe-XVIIIe siècles*, Paris, PUF, 1988.
13. A. PARDAILHÉ-GALABRUN, *La naissance de l'intime...*, op. cit., p. 342.
14. Même chez les plus riches Aixois, on est très loin des quantités impressionnantes de sièges relevés par Françoise Lehoux chez les médecins parisiens (F. LEHOUX, *Le cadre de vie des médecins parisiens aux XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Picard, 1976, p. 177).
15. D. ROCHE, *Le peuple de Paris*, Paris, Aubier, 1981 (réédition Fayard 1998), p. 201.
16. P. ARIÈS, « Pour une histoire de la vie privée », dans P. ARIÈS et G. DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée*, tome 3 : De la Renaissance aux Lumières, Paris, Seuil, 1986.
17. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 301 E 173 f° 23.
18. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 308 E 1213 f° 1640.
19. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 302 E 842 f° 1829 v°.
20. G. AUDISIO, « Dans la balle du colporteur : approche de la culture matérielle (XIVe-XVIIIe siècle) », dans J. P. BRUN et P. JOCKEY (dir.), *Techniques et société en Méditerranée*, Paris, Aix, 2001, p. 595-610.
21. Arch. Dép. des B. d. R. Aix, 303 E 155 f° 1497.
22. A. PARDAILHÉ-GALABRUN, *La naissance de l'intime...*, op. cit., p. 235-241.
23. D. ROCHE, *Le peuple de Paris*, op. cit., p. 199 : la huche ne se trouve plus que dans 26% et 19% des intérieurs salariés et domestiques en 1695-1715, et seulement 1% et 3% à la fin du XVIIIe siècle.
24. D. ROCHE, *Le Peuple de Paris*, op. cit., p. 201.
25. A. PARDAILHÉ-GALABRUN, *La naissance de l'intime...*, op. cit., p. 303.
26. Les inventaires aixois indiquent 1,1 table en moyenne, les inventaires parisiens 3 ou 4; on ne trouve que 5 sièges par foyer à Aix au XVIe siècle, contre 12 à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles. (A. PARDAILHÉ-GALABRUN, *La naissance de l'intime...*, op. cit., p. 303-304.
27. A. PARDAILHÉ-GALABRUN, *La naissance de l'intime...*, op. cit. : la tapisserie de Bergame « est à la portée des domestiques et des gagne-deniers qui en recouvrent les parois de leur chambre unique » (p. 369), et 70% des intérieurs sont ornés d'un miroir (p. 390).